Document generated on 08/13/2025 12:03 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Fragments de vie

Andrée Laurier, *L'ajourée*, Hull, Vents d'Ouest, 1998, 190 p. Anne Hébert, *Un habit de lumière*, Paris, Seuil, 1999, 144 p. Émile Ollivier, *Mille eaux*, Paris, Gallimard, coll. « Haute enfance », 1999, 174 p.

Hélène Rioux

Number 96, Winter 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/37486ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Rioux, H. (1999). Review of [Fragments de vie / Andrée Laurier, *L'ajourée*, Hull, Vents d'Ouest, 1998, 190 p. / Anne Hébert, *Un habit de lumière*, Paris, Seuil, 1999, 144 p. / Émile Ollivier, *Mille eaux*, Paris, Gallimard, coll. « Haute enfance », 1999, 174 p.] *Lettres québécoises*, (96), 22–23.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Andrée Laurier, *L'ajourée*, Hull, Vents d'Ouest, 1998, 190 p., 19,95 $.
Anne Hébert, *Un habit de lumière*, Paris, Seuil, 1999, 144 p., 19,95 $.
Émile Ollivier, *Mille eaux*, Paris, Gallimard, coll. « Haute enfance », 1999, 174 p., 23,95 $.

Fragments de vie

Certaines histoires peuvent être linéaires ; on les suit comme on suivrait le fil de l'eau, du début à la fin, et tout coule. D'autres nous sont données comme des casse-tête. Les morceaux sont épars. À nous le travail — ou le jeu — de rassembler les pièces du puzzle pour découvrir l'image.

ROMAN
HÉLÈNE RIOUX

DANS *L'AJOURÉE*, PREMIER ROMAN D'ANDRÉE LAURIER — un thriller existentiel, comme le suggère la quatrième de couverture —, le problème de l'identité est posé d'entrée de jeu. À la suite d'un grave accident de la route, le personnage principal, Hélène Roberts — mais s'agit-il vraiment d'Hélène Roberts ? — a perdu la mémoire. Différents personnages, la thérapeute, les deux filles de l'autre femme morte dans l'accident, des ombres surgies du passé trouble d'Hélène, gravitent alors autour d'elle, tentant de percer son mystère. S'ensuit un concert de voix multiples, dialoguant, soliloquant à tour de rôle. La narratrice, car il y a aussi une narratrice, intervient à l'occasion, nous rappelant qu'elle est en train d'écrire l'histoire.

Fragments d'identité

Aussi bien le dire tout de suite : cette lecture n'est pas facile. C'est comme entrer dans un labyrinthe. Lorsque trop de chemins s'offrent à nous, on ne sait plus où se diriger. J'avoue que, dans *L'ajourée*, je me suis souvent sentie perdue. Ces voix multiples se ressemblent trop, elles sont pratiquement interchangeables. À tel point que, par moments, on ne sait plus qui parle, de qui l'on parle, et l'image que l'on cherche, avec toute la bonne volonté du monde, à construire avec ces bribes reste toujours aussi floue, insaisissable. Je comprends que c'était là le projet même de l'auteure : faire surgir la lumière des ténèbres, une forme du chaos. Le danger, c'est qu'à trop brouiller les pistes, on égare le lecteur.

Bien sûr, le passé d'Hélène Roberts est plein de trous, de zones d'ombre et, pour ceux qui cherchent à la cerner, la tâche est pour le moins ardue. La narratrice, à l'instar des autres personnages, nous avoue parfois qu'elle est fatiguée, qu'elle n'en peut plus, qu'elle a l'impression de tourner en rond. Cette quête l'épuise. Et cela se sent.

J'ai parlé de casse-tête, mais c'est souvent le cou que l'on risque de se rompre dans ce genre d'entreprise. Andrée Laurier y échappe de justesse. L'écriture, heureusement, tour à tour lyrique, poétique, familière, sauve le tout. L'auteure manie avec aisance les niveaux de langage. Le ton de confidence qu'elle utilise parfois touche. On comprend son désarroi devant la complexité de la mission qu'elle s'est imposée et on a alors envie de l'accompagner.

Pour un premier roman, le projet était certes ambitieux. Le résultat, à mon avis, est une demi-réussite. Le roman est inégal. Et lorsque, à la fin, sur le point de refermer son ordinateur portable, la narratrice nous dit :

> *Pour ce que ça vaut, finissons. Même imparfaitement. Parce qu'Hélène changera sans doute sous peu. Un tantinet. Sous nos regards, cristallisés dans ces pages. Oui. L'espoir demande cet ajout...* (p. 188),

on espère avec elle. Qu'elle rouvre bientôt son ordinateur et nous livre une nouvelle facette de son talent.

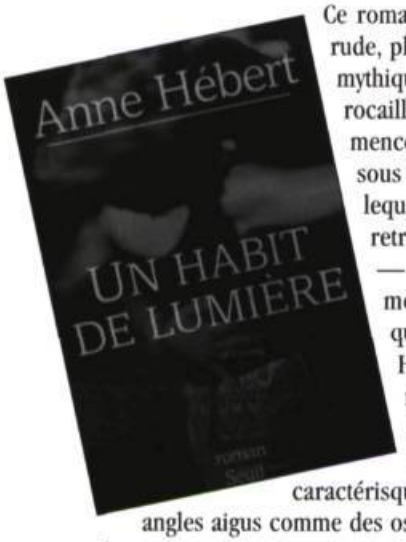
Fragments de rêve

Pour son plus récent roman, *Un habit de lumière*, Anne Hébert a également choisi de faire entendre plusieurs voix, de raconter la même histoire sous différents éclairages.

Tous les personnages de cette histoire sont des rêveurs. Rose-Alba Almevida, flamboyante Espagnole, concierge à Paris dans le V^e^ arrondissement, rêve de toilettes affriolantes, de bals et de passions torrides. Héritière, comme tant d'autres, d'Emma Bovary — aussi pathétique qu'elle dans sa quête désespérée —, elle a une vie intérieure tout entière alimentée par la lecture des romans d'amour. Elle en oublie de sortir les poubelles. La réalité est pour elle un frein, une muselière, et elle se débat dans sa loge comme une lionne en cage. Si Pedro, le mari qui aime passionnément Rose-Alba sans pourtant la connaître, semble moins emporté, il a pourtant en tête une idée fixe : retourner un jour en Espagne. C'est pour cela qu'il met de côté l'argent qu'il gagne à la sueur de son front. Mais comme Rose-Alba dilapide clandestinement cet argent, son rêve demeure irréalisable. Quant à Miguel, leur fils, il rêve en secret d'être une fille et il rêve d'amours cruelles que ses parents ne sont ni l'un ni l'autre aptes à comprendre.

Anne Hébert

Le roman est composé de courts chapitres — des fragments — où se font entendre tour à tour les voix de Rose-Alba, de Pedro, de Miguel et des deux autres personnages qui interviennent dans leur drame : M^me^ Guillou, une voisine, et Jean-Ephrem de la Tour, l'ange noir qui les fera souffrir.



Ce roman, comment le définir ? Sa texture est rude, pleine d'aspérités, comme cette Espagne mythique dont il s'inspire. Son timbre est rocailleux, on croirait entendre un chant flamenco montant du fond d'une rue blanche sous le soleil de midi. Un chant triste dans lequel amour rime avec mort. Et si l'on y retrouve tous les thèmes chers à l'auteure — la passion, l'amour impossible, la mort, la démesure —, ils sont en quelque sorte épurés. Comme si Anne Hébert nous donnait ici l'essentiel, sans rien édulcorer.

Dirais-je qu'*Un habit de lumière* est un roman jeune ? Oui, il en a toutes les caractérisques — brutal, désespéré, avec des angles aigus comme des os d'adolescents saillant sous la peau. Il faut sans doute une grande maturité pour atteindre une telle jeunesse...

Fragments d'enfance

Les fragments que nous donne Émile Ollivier dans son récit *Mille eaux* servent à reconstituer son enfance à Haïti. On y arrive sans peine. Et avec un ravissement qui ne s'atténue jamais. Pour tout dire, on voudrait que le livre ne finisse pas et, quand on le referme, on a juste envie d'en reprendre la lecture.

Car l'écriture atteint ici la perfection. *Mille eaux* est un récit émouvant sans jamais être mièvre, lucide sans tomber dans l'amertume, nostalgique sans devenir complaisant et sans succomber à la tentation folklorique. Les personnages décrits — la mère, le père, la grand-mère, les nombreuses tantes vieilles filles et tous les autres, qu'ils s'appellent Dieujuste, Dieusifort Justin, Blanc, Maître Théétète, Arnold Corbeau, Léo Souffrant — sont attachants, hauts en couleur, si vivants qu'on a l'impression de les voir bouger devant nous.

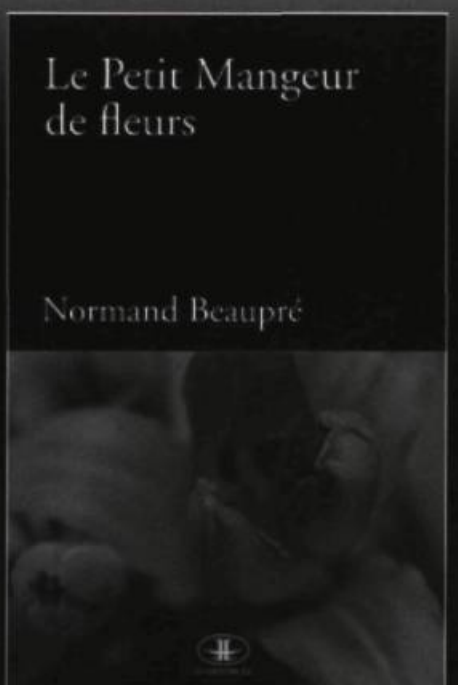
Car c'est la vie qu'Émile Ollivier réussit à capturer ici avec une sensibilité admirable. La vie dans ses palpitations les plus infimes, ses émotions les plus intimes. Une vie loin d'être facile, mais pourtant remplie de moments cocasses. Une vie rude et cruelle, mais remplie de moments tendres. Le ton d'Émile Ollivier est si juste qu'il fait ce qu'il veut de son lecteur, lui arrachant tour à tour une larme ou un sourire.

Que dire de plus ?

Cet hiver

LES ÉDITIONS JCL

Un premier roman imposant inspiré d'une histoire vécue dans le Bas-Saint-Laurent. 564 p. 24,95 $



«Un témoignage d'un lieu et d'une époque que l'histoire n'a pas le droit d'effacer.» 175 p. 17,95 $
– Antonine Maillet